

# Aspects psychologiques et sociaux de la rencontre amoureuse

**Doris Vasconcellos-Bernstein**

DANS **BULLETIN DE PSYCHOLOGIE** 2013/3 Numéro 525 , PAGES 249 À 256

ÉDITIONS **GROUPE D'ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE**

ISSN 0007-4403

DOI 10.3917/bupsy.525.0249

Date de mise en ligne : 03/07/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2013-3-page-249?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Groupe d'études de psychologie.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

VASCONCELLOS-BERNSTEIN Doris\*

## Aspects psychologiques et sociaux de la rencontre amoureuse

L'objectif de cet article est de proposer une compréhension psychodynamique des conduites personnelles, dans le cadre de la rencontre amoureuse. Selon le propos de cet article, la rencontre amoureuse peut être définie comme l'attraction sexuelle entre un homme et une femme, indépendamment de sa durée, le temps étant, aussi, une des variables intégrées à cette étude. Avatar du complexe d'Œdipe, la rencontre amoureuse devrait permettre de réunir le courant tendre, issu de l'attachement aux parents, au courant sensuel, qui a été fermement refoulé au cours de l'enfance. Depuis Freud (1912), nous savons que cette fusion est loin d'être automatique. Ce travail d'analyse se limite donc aux cas les plus fréquents dans notre culture.

Notre objectif est de présenter une lecture psychanalytique des données sociologiques d'enquêtes françaises<sup>1</sup>, conduites dans les années 1990, mais, aussi, de travaux américains, canadiens et anglais, que nous citerons plus loin dans cet article. Ces recherches éclairent, très souvent, des observations du sens commun que chacun de nous a pu constater. Le cadre sociologique esquissé sert de toile de fond, sur laquelle nous allons articuler les aspects biologiques et psychodynamiques de la rencontre amoureuse. Bien entendu, les résultats de ces recherches se limitent à l'observation du phénomène, tel qu'il se présente dans les cultures occidentales citées : française, anglaise, américaine et canadienne. Même si l'on peut croire que l'Œdipe est universel, il est possible que les valeurs, véhiculées par d'autres cultures, modifient considérablement le vécu psychologique résultant, malgré les données biologiques constantes.

Selon ces travaux sociologiques, les attitudes et les comportements relatifs à la sexualité et à la relation amoureuse d'adolescents et jeunes adultes des deux sexes mettent en évidence quatre caractéristiques liées au choix d'objet d'amour. Nous allons souligner les contenus manifestes de ces phénomènes, mis en évidence par ces études de sociologie, pour proposer, ensuite, une interprétation de leurs contenus latents, tels qu'ils apparaissent à travers les théories psychodynamiques sur le

développement de l'identité sexuelle (Bernstein 1993a, 1993b ; Stoller, 1973, 1976, 1978, 1984, 1985).

### OBSERVATIONS SOCIOLOGIQUES

Première remarque : les chercheurs Lagrange et Lhomond (1997) montrent que, dès l'adolescence, on peut constater d'importantes différences entre garçons et filles, quant aux stratégies de choix d'objet d'amour. Certains spécialistes américains (par exemple, Regan, 1997) pensent qu'une des raisons principales de cette différence est le fait qu'il y a un malentendu entre hommes et femmes, malentendu profondément ancré, à propos des croyances et attentes relatives aux relations amoureuses et à la sexualité. Cette idée, déjà présente dans les recherches françaises (Bozon, 1998), est confirmée par des recherches aux États-Unis et en Angleterre (Grello, Welsh, Harper, 2006 ; Halsstead, Waite, 2002 ; Hayter, Harrison, 2008).

Dans cette perspective, la plupart des filles et des jeunes femmes n'acceptent de concrétiser la relation sexuelle qu'à condition d'éprouver de l'attachement pour le partenaire. Elles sont prêtes à attendre le Prince charmant, chargé de les protéger et de les initier à la sexualité, au sein d'une relation de confiance.

Dans les études psychologiques approfondies menées aux États-Unis et au Canada, les déviations de cet idéal féminin d'attachement au partenaire sexuel sont souvent corrélées à la psychopathologie. La littérature rapporte des troubles psychologiques graves – dépression, baisse de l'estime de soi, addictions – associés à des comportements sexuels, en dehors de relations amoureuses, chez des adolescentes et jeune femmes (Grello, Welsh,

\* Université Paris Descartes, Laboratoire de psychologie clinique, Institut de psychologie, 71 Av. Édouard Vaillant, 92100 Boulogne-Billancourt.

<doris.vasconcellos@free.fr>

1. Ceux qui souhaitent approfondir l'analyse sociologique peuvent se rapporter à Giami et Shiltz (2004), Bozon et Héran (2006) ou Bajos et Bozon (2008).

Harper, Dickson, 2003 ; Welsh, Rostosky, Kawaguchi, 2000 ; Williams, Connolly, Cribbie, 2008). Dans une perspective sociologique, la libération des mœurs chez les femmes (plutôt adultes), notée par Bajos et Bozon (2008) dans la population française, ne rend pas compte du coût psychopathologique de ce comportement : il s'agit d'une observation des comportements rapportés, sans analyse du vécu subjectif sous-jacent.

Initiation sexuelle, vie sentimentale et formation d'un couple, événements régulièrement associés pour la plupart des filles (61 %), sont tout aussi régulièrement dissociés chez la plupart des garçons (59 %), pour lesquels l'attirance sexuelle mobilise une recherche d'expérimentation et de découverte du corps féminin, sans lien affectif nécessaire. Les hommes ne rêvent pas leurs débuts sexuels comme un aboutissement. Le modèle masculin de début de vie sexuelle passe par des rencontres plus immédiatement sexualisées, sous forme de relations courtes, avec autant de partenaires que possible.

Deuxième remarque (Bozon, 1998), le groupe féminin présente une plus grande homogénéité dans le critère de choix de l'objet premier, tandis que le groupe masculin dévoile plus de différences individuelles, car un pourcentage significatif de l'échantillon masculin (environ 38 %) peut revendiquer un premier choix guidé par l'attachement affectif.

Troisième élément de réflexion (Bozon, 1998), le Prince charmant, déclinaison de l'idéal que chaque femme imagine avec plus ou moins d'attributs concrets, n'a pas d'équivalent dans l'imaginaire masculin. La dissociation qu'opèrent les hommes, entre la sexualité et la tendresse, apparaît sous forme d'un classement des femmes, selon l'usage qu'ils peuvent en faire. La distinction essentielle est fixée entre les femmes avec qui on établit une relation sentimentale et celles avec qui on se limite à la sexualité. Les deux catégories sont mutuellement exclusives. Ces critères se retrouvent chez les garçons et les jeunes hommes de toutes les classes sociales, varient seulement les euphémismes choisis pour les désigner.

Quatrième et dernière observation (Bozon, 1998), la maturation féminine passe par le désenchantement de l'idéal, par le renoncement à l'idée de l'homme médiateur de leur épanouissement, qui permet d'abandonner l'espoir de rencontrer le Prince charmant. La recherche peut devenir, alors, plus réaliste, et les critères du choix plus objectifs. La maturation masculine entraîne la convergence progressive de la sexualité et la tendresse sur le choix d'une même femme, et permet ainsi d'aboutir finalement au projet de couple.

À partir de ces phénomènes sociologiques contemporains, qui semblent, néanmoins, étonnamment

traditionnels, nous allons étudier quelques éléments de réflexion, qui permettent d'apprécier la complexité des facteurs dynamiques inconscients qui sous-tendent ces démarches discordantes. Ces vecteurs interviennent lors des mouvements spontanés d'attraction entre deux personnes, attraction qui est perçue comme choix amoureux. Nous ne pouvons considérer, ici, que *quelques éléments*, car ils sont si complexes et, surtout, donnent lieu à des combinaisons si variées, que nous ne pouvons examiner que certains principes généraux.

Au premier abord, on peut être surpris par les données obtenues, de nos jours, par l'étude d'un échantillon représentatif de différents milieux socio-culturels d'une société, qui se plaît à se considérer comme moderne et libérale et, même, sexuellement libérée. Cette première impression nous alerte sur la pesanteur insoupçonnée d'atavismes négligés, qui continuent d'infléchir les choix les plus décisifs, que nous imaginons prendre en toute liberté dans l'intérêt de notre bonheur.

La différence évidente, dès l'adolescence, dans la façon d'envisager la relation de couple, peut être retracée aux conditions particulières liées au développement de l'identité sexuelle chez le garçon et chez la fille.

## POINT DE VUE DYNAMIQUE : LES DÉTERMINANTS INCONSCIENTS

Au-delà des déterminants culturels, l'orientation du choix amoureux, par ces archétypes cités, est fondée sur des mécanismes psychiques inconscients, mis en place dès le plus jeune âge. Le sentiment d'identité, propre à l'être humain, s'acquiert tout au long du développement psychosexuel, s'étayant, en quelque sorte, sur les échanges avec la mère. Si Freud (1896) avait déjà décelé, à l'origine de la névrose, un processus de séduction, les développements théoriques modernes ont montré l'omniprésence de ce processus. Il serait à l'origine aussi bien du développement normal que des variations pathologiques. Le concept de séduction, *dans un sens élargi*, a été avancé par Lichtenstein, dès 1961. En France, ce concept a été développé par Laplanche (1987, 1992, 1999), qui insiste sur le travail de « traduction », par l'enfant, du message énigmatique contenu dans la séduction maternelle. Ce processus serait indissociable de l'acquisition de l'identité. Pour Lichtenstein (1961, p. 202), « l'être humain doit, pour devenir lui-même, s'efforcer de devenir comme quelqu'un d'autre – la mère. » Cette identification primaire à la mère s'installe, d'emblée, dans un décalage essentiel à l'intérieur de la dyade. L'asymétrie de pouvoir entre l'adulte et l'enfant est la condition initiale de la relation, qui permet son fonctionnement pour la protection du plus faible. La réalité

de la condition anthropologique fondamentale établi que nous sommes, tous, nés impuissants et restons dépendants pendant très longtemps. La longue et pénible lutte pour la conquête de l'autonomie, pour se libérer du pouvoir des autres, adultes vécus comme omnipotents, laisse des cicatrices psychiques, réactivées à chaque occasion propice, dans les relations humaines, au cours la vie. Le choix de l'objet d'amour ne peut pas faire l'économie de cette trace. Si l'asymétrie du pouvoir est une constante, il n'est pourtant pas indifférent que l'enfant soit un garçon ou une fille, que l'adulte qui s'en occupe soit un homme ou une femme.

Le sexe biologique de l'enfant est la première caractéristique distinctive, la première identification qui lui est attribuée à la naissance et, maintenant, souvent bien avant par l'échographie. L'assignation du sexe déclenche, chez les parents, des fantasmes particuliers, autour desquels vont s'organiser les messages conscients et inconscients sur la signification d'être un garçon ou une fille, devenir un homme ou une femme. Les fantasmes des parents, leurs attitudes intentionnelles systématiques, ainsi que leurs messages inconscients et conflictuels, vont guider l'enfant dans l'acquisition de son identité sexuelle. Deux auteurs en relèvent les conséquences pour le développement de l'identité sexuelle, dans toutes ses variations, allant du normal au pathologique : Stoller (1985) s'est particulièrement intéressé à l'identité masculine, et Bernstein (1993a) à la féminine.

### Les angoisses spécifiques à l'identité masculine

Dans sa théorie sur les origines de l'identité sexuelle, Stoller (1976) insiste sur l'état primitif d'union avec la mère. Contrairement à Freud (1925), qui considérait le développement psychosexuel du garçon plus facile, parce qu'il entrait d'emblée dans une relation hétérosexuelle, Stoller met l'accent sur la difficulté liée à l'identification primaire. Les recherches actuelles en biologie donnent raison à Stoller, en démontrant que la « femellité » est l'état spontané de base de tout embryon. La masculinisation est un phénomène qui exige l'intervention d'hormones, sans lesquelles l'être en formation reste femelle (Jost, Vigier, Prépin, Perchellet, 1973). Pour parvenir à l'identité masculine, le petit garçon doit se dégager de cet état primaire originel, dans lequel il est confondu avec sa mère : il doit se « dés-identifier » de sa mère (Greenon, 1968) et refouler l'attraction liée aux expériences de plaisir dans la passivité. Ce processus de séparation doit être encouragé par la mère. Généralement, la mère est fière d'avoir un garçon, et met en valeur la reconnaissance du sexe biologique qui différencie son fils d'elle-même. Depuis lors, le pénis constitue un instrument de différenciation qui le sépare de l'identité féminine,

et représente la garantie emblématique de l'identité masculine. L'angoisse de castration, à ce niveau archaïque, signifie, avant tout, la perte de l'identité masculine et le risque d'être absorbé dans l'identité féminine de la mère. Plus une mère prolonge l'état de symbiose primaire, plus la féminité risque alors d'infiltrer le noyau de l'identité du garçon. On peut bien concevoir que se dégager de l'emprise maternelle constitue une longue lutte pour le petit garçon, constamment tenté de régresser passivement vers ce havre de bonheur. L'hypothèse de Stoller met l'accent sur le rôle essentiel du pénis comme instrument et gage de différenciation d'avec le noyau d'identité primaire féminine. L'angoisse de castration prend ainsi une dimension identitaire accrue. Stoller pense que « c'est le besoin de combattre en permanence cette tendance régressive qui communique son énergie à ce que nous avons coutume d'appeler un comportement viril » (1976, p. 215). Le pénis est le vecteur naturel de l'individuation chez l'homme.

Les risques de l'asymétrie du pouvoir dans la relation s'amplifient quand l'enfant commence à avoir les moyens de réclamer son autonomie, quand il commence à marcher et à parler. Pouvoir dire non, résister à la volonté de l'adulte, marque un moment essentiel du développement psychique. La relation du garçon à sa mère, pendant la deuxième et la troisième année de vie, peut être vécue comme une lutte très menaçante, en raison du pouvoir que la mère exerce sur lui, pouvoir physique et autorité de l'adulte sur l'enfant, majoré encore par la projection de la toute-puissance infantile. À ce niveau pré-œdipien, le pénis devient gage et promesse de supplanter le pouvoir de la mère, dans la mesure où l'enfant perçoit les signes des valeurs sexistes dans les relations familiales et s'empresse de les introjecter. Dans le meilleur des cas, le petit garçon se sent respecté et apprend à respecter la mère sans trop la craindre et sans trop envier son pouvoir. Mais une relation, vécue par le garçon comme domination sur son impuissance, fait que cette *imago maternelle* terrifiante peut rester dans l'inconscient comme une menace vitale, prête à ressurgir quand une situation extérieure de confrontation au pouvoir rappelle cette expérience primaire de soumission obligée. Pour Stoller (1978, 1984), l'humiliation vécue au cours de cette période est à l'origine de toutes sortes de perversions sexuelles chez les hommes. De ce point de vue, le machisme serait une forme de position défensive immature : le pénis, brandi comme fétiche pour neutraliser l'*imago maternelle* légitimant le mépris voué à toutes les femmes.

Le rôle du père, dans le développement de l'identité du garçon, est d'encourager les identifications masculines, qui empêchent la régression et l'approximation incestueuse entre la mère et le

garçon. Au niveau œdipien, l'angoisse de castration se réfère à la punition des désirs incestueux. Freud (1912) a signalé le clivage, instauré par l'éducation, qui oblige l'enfant à refouler la sexualité, pour n'adresser à la mère que sa tendresse. Quand, à l'adolescence, le courant tendre et le courant sensuel pourraient s'unir, adressés à un objet choisi à l'extérieur de la famille, et donc non défendu, le clivage, renforcé depuis des années, ne se réduit pas si facilement. Le désir sexuel, tôt interdit, reste teinté de mépris, et ne peut s'adresser qu'à des objets considérés comme plus ou moins méprisables. La dissociation, dans la classification des femmes par les hommes, dans deux groupes, classement des femmes selon l'usage qu'ils peuvent en faire, attitude contemporaine observée dans les résultats de l'enquête sociologique des années 1990, met en évidence ce processus de clivage entre tendresse et désir, amorcé depuis la prime enfance. Il n'est donc pas étonnant que, fréquemment, le processus de maturation au masculin soit contraint de prendre le temps de réduire progressivement ce clivage. Dans certains cas, néanmoins, ce clivage n'est jamais tout à fait résorbé, et ces hommes continuent pendant toute leur vie à percevoir les femmes au travers de ce prisme déformé.

On peut ainsi interpréter les observations sociologiques à la lumière des processus dynamiques, refoulés dans l'inconscient au cours des premières années de la vie, années marquées par la native impuissance de l'être humain et par la relation à une femme, qui détient tous les pouvoirs<sup>2</sup>. Dans le cas du garçon, néanmoins, la configuration anatomique le pourvoit d'un équipement fonctionnel physiologique destiné à la satisfaction pulsionnelle libidinale, mais jouant aussi le rôle de signe objectif d'identification. Le pénis est ainsi l'objet d'un intense investissement narcissique pour le garçon, investissement accumulé depuis le début de la vie, précieuse valeur due à sa reconnaissance en tant que signe identitaire inestimable. Quand le processus d'individuation a laissé des doutes et des craintes sur la reconnaissance et le respect de sa virilité, la certitude de posséder son pénis et de s'en servir pour son plaisir sans contrainte, devient une preuve de son autonomie incontestable. Le narcissisme s'allie, ainsi, à la sexualité, pour protéger l'autonomie, tandis que la tendresse représente, dans ce contexte, une menace implicite par le risque de soumission affective. En revanche, quand le processus d'individuation se négocie dans des conditions satisfaisantes pour son narcissisme, le garçon accède à un statut identitaire

autonome, confortablement adossé à son intégrité anatomique qu'il peut vérifier à tout moment. On comprend alors pourquoi les comportements des garçons de l'enquête sociologique sont plus différenciés que celui des filles : dans les meilleurs des cas, l'expérience immédiate et rassurante de leur corps, découvert dans la relation à une mère non-intrusive, ainsi que la valorisation sexiste de la société, s'associent pour leur faciliter la garantie de l'individuation et une plus grande liberté affective.

### Les angoisses spécifiques à l'identité féminine

Bernstein (1993b) montre que les effets sont radicalement différents dans le développement de l'identité sexuelle chez la fille. L'asymétrie dans la relation de pouvoir exercée par la mère va interférer avec l'équipement biologique féminin, par des interactions beaucoup plus ambiguës. Les hypothèses théoriques de Bernstein s'écartent nettement de la théorie freudienne sur la féminité. Dès 1924, Horney s'est opposée au modèle phallogentrique, fondé sur l'envie du pénis, pour décrire le développement psychosexuel des filles et, avec elle, d'autres auteurs reconnus, comme Jones (1927) et Klein (1932), plus récemment Kestemberg (1956), Torok (1964), Chasseguet-Smirgel (1964, 1986) et Bleichmar (1986). Leurs arguments sont repris et développés par Bernstein. Cet auteur part du principe que la mère joue un rôle triple dans la construction de l'identité sexuelle de sa fille : archétype d'identification primaire, noyau de l'Idéal du Moi, et premier objet d'amour. Ces trois rôles essentiels laissent une empreinte indélébile dans la matrice du développement psychique. Les angoisses spécifiques, liées à l'identité sexuelle féminine, résultent des aléas de cette relation. Comme pour le garçon, ces angoisses condensent les opérations singulières réalisées par la psyché plastique de l'enfant, confrontée à la perception de sa propre anatomie et exposée à la séduction maternelle dans une relation de pouvoir asymétrique. En effet, la nature de l'angoisse est, aussi bien pour le garçon que pour la fille, spécifique de l'interaction entre l'expérience du corps, en tant que première réalité présentée à l'enfant au travers de l'interprétation de la mère. Néanmoins, cette expérience peut plus facilement être déformée chez la fille, en conséquence de ses difficultés à prendre pleinement connaissance de son corps. Bernstein considère que les femmes sont vulnérables à trois types d'angoisse spécifiques, liées à l'acquisition de l'identité sexuelle : l'angoisse de diffusion, l'angoisse d'accès et l'angoisse de pénétration.

L'angoisse d'accès se réfère à plusieurs niveaux d'expérience. Du fait de ne pas avoir directement accès à ses propres organes génitaux découle la difficulté à intégrer leur représentation mentale, parce que la vue est le principal moyen d'accès à

2. On considère ici le cas le plus fréquent dans notre société, où les enfants sont, en général, élevés par la mère.

la représentation. L'anatomie de la petite fille lui procure des sensations internes, diffuses, imprécises, qui donnent difficilement lieu à des représentations mentalisées. Le développement de la représentation du corps demande que l'enfant puisse voir, toucher, manipuler, contrôler et nommer chaque partie de son corps. Dejours (1993) considère que l'intégration de l'expérience du corps passe par deux types de tâches : la première est la reconnaissance visuelle d'une Gestalt associée à l'épreuve du toucher. Ensuite, « il faut que cela, à un moment ou à un autre, soit parlé, car c'est sous cette forme symbolisée seulement que la forme spatiale peut être stabilisée et servir de point de départ pour agréger ensuite les autres expériences du corps vécu » (p. 38).

L'accès tactile est, le plus souvent, entravé, d'une part, par l'interdit de masturbation imposé par la mère et, d'autre part, par la diffusion des sensations qui ne facilitent pas la discrimination cognitive des zones touchées. L'expérience d'excitation devient, très vite, liée à l'interdit et à la confusion. Le refoulement du vagin a une origine très probablement déterminée par les difficultés de la mère face à sa propre sexualité, mais aussi de façon directe, par sa conformation anatomique interne. Cette confusion de l'expérience sensorielle intéroceptive de l'excitation endogène entre en collusion avec la difficulté d'individuation des espaces psychiques. En effet, l'identification primaire à la mère installe un noyau identitaire sexuel solide, mais entrave le processus d'individuation, d'autant plus en raison de sa condensation avec le modèle primaire de l'Idéal, c'est-à-dire, rester femme, tout en devenant différente de sa mère idéalisée peut représenter une tâche psychiquement insurmontable.

L'expérience du garçon avec son corps lui permet de centrer objectivement son identité sur quelque chose de visible qui réagit directement aux stimuli, les sensations sont focalisées et le garçon peut, ainsi, s'assurer en permanence de son intégrité. La fille a des sensations internes, non focalisées, diffuses, leur effet reste invisible. L'expérience psychique de l'identité féminine reste marquée par ce vécu. Toute excitation sexuelle la renvoie à cette impossibilité de circonscrire l'expérience. Il s'agit d'un vécu régressif, qui peut être senti comme dangereux et refusé d'emblée. Le dégoût hystérique de la sexualité, conditionné par les interdits de l'éducation, vient se greffer sur ce vécu archaïque déroutant. L'affect ne dispose pas d'une liaison directe avec la représentation. Aucun moyen de défense ne semble plus à sa portée que le refoulement.

Au niveau psychique, cette expérience d'excitation sensorielle diffuse vient faire écho à l'indifférenciation d'avec la mère, entretenant l'angoisse de diffusion identitaire qui apparaît, de manière

caractéristique, dans les processus de pensée. Le style cognitif féminin d'appréhension et production porte sa marque. Ses manifestations vont du normal au pathologique, depuis l'intuition jusqu'aux troubles de dépersonnalisation hystériques.

La fille a donc deux puissants facteurs qui s'opposent à l'acquisition d'une identité individualisée : l'identification primaire narcissique à la mère et l'envahissement de son intérieur par l'excitation non représentable. Les propres angoisses maternelles de diffusion, le plus souvent, conduisent la mère à réprimer, chez la fille, les représentations mentalisées des expériences sexuelles. Deux moyens efficaces sont à sa portée : toute tentative d'exploration manuelle, qui pourrait aider l'enfant à circonscrire et focaliser ses sensations, est découragée et, le plus souvent, les mères n'ont pas un nom spécifique pour l'appareil génital féminin. Plus encore, rarement, les trois zones sont discriminées, fixant le vécu de cloaque, qui contamine la sexualité féminine, dans la saleté (Lerner, 1976).

Au contraire du garçon, la fille reste très dépendante de sa mère pour être rassurée quant à l'intégrité de son corps, justement au cours de la phase d'autonomisation (entre 1 an et 3 ans), quand elle doit réaliser, parallèlement, le difficile processus de séparation et d'individuation. S'adresser à la mère, pour être rassurée, entraîne la régression identitaire, quand un « non » s'imposerait pour aller vers l'autonomie. L'angoisse, liée à la confusion, provoque des mouvements psychiques contradictoires entre la régression et la recherche de maîtrise, ce qui rend hautement conflictuelle la relation fille-mère.

La sensation intéroceptive d'un espace inconnu (Barnett, 1966) renvoie la petite fille à la représentation extérieure de « trou », donnant lieu à des tentatives de maîtrise par des régressions anales et orales. Toute excitation génitale redouble le besoin de maîtrise. Plus tard, le fait d'être mouillée par l'excitation sexuelle peut réveiller des sensations archaïques de confusion de zones et de honte. Une hypothèse psychogénétique, pour expliquer pourquoi les filles développent la maîtrise des éjections plus tôt que les garçons, serait de la lier au désir de maîtriser et l'accès à l'intérieur du corps et ses sensations diffuses. La maîtrise anale peut, en partie, compenser le manque de maîtrise génitale – le danger étant que cette compensation transitoire n'en devienne un substitut permanent. Stoller (1973) attribue à cette fixation les perversions féminines qui sont beaucoup plus discrètes que les masculines.

L'angoisse de pénétration a été plus souvent décrite dans la littérature psychanalytique. On peut l'articuler à l'envahissement par l'excitation que souvent la fille ne met pas en rapport avec le

stimulus : l'excitation diffuse est vécue comme si elle était en danger d'être pénétrée, sans possibilité de maîtriser dedans/dehors.

Ce rappel des conditions du développement psychique de l'être humain permet d'envisager les sources profondes de la différence de comportement entre les sexes, observée lors de la rencontre amoureuse.

### LES OBSERVATIONS SOCIOLOGIQUES À LA LUMIÈRE DE LA PSYCHOLOGIE DYNAMIQUE

Sous l'éclairage des angoisses spécifiques liées à l'identité sexuelle, les motivations inconscientes, mises en scène par les stratégies manifestes dans le choix d'objet d'amour, observées dans l'enquête sociologique, deviennent lisibles et pertinentes. Le Prince charmant doit faire la preuve de sa valeur, être un homme noble et digne de la confiance indispensable pour pouvoir lui livrer l'accès à son corps, royaume mystérieux, dont il va dévoiler les secrets. Ce rôle de médiateur, sollicité face à l'espace social, se joue aussi, inconsciemment, dans l'exploration conjointe de l'espace interne, anatomique et psychique. L'homogénéité statistique des attitudes et comportements féminins renvoie à la plus grande difficulté, éprouvée par les filles au cours du processus d'individuation, ainsi qu'à la caractéristique infiltration de l'Idéal du Moi, par des impératifs inconscients de soumission à l'objet d'amour, gage de l'identité féminine. La douleur de renoncer aux archétypes liés aux angoisses identitaires, témoigne de la difficulté à se dégager de la triple emprise maternelle – identitaire, idéale et objectale. Cette rupture se révèle, néanmoins, indispensable pour libérer la voie de la maturation affective et du choix amoureux, affranchi des relations pathogéniques passées.

Ce bref rappel des angoisses spécifiques, liées à l'identité sexuelle, met en évidence le fait que la construction de la sexualité humaine comporte un décalage inévitable des déterminants biologiques avec un risque accru d'errements possibles. Toute *relation d'intimité* présente une perspective paradoxale : le désir de sécurité s'oppose à la peur d'être happé dans une relation que risque de compromettre l'identité personnelle. L'excitation combine intention de séduction et risque de frustration. Pour certaines personnes, le risque est tellement plus significatif qu'elles n'ont pas accès à la séduction. Prédomine l'intention agressive de vengeance contre l'objet séducteur, qui se dérobe et prouve ainsi son pouvoir.

Face à la fréquence de la profonde culpabilité œdipienne inconsciente et des défenses narcissiques, érigées face aux angoisses spécifiques liées

à l'identité sexuelle, on peut se demander quels facteurs peuvent contribuer à créer et maintenir une relation satisfaisante pour les deux partenaires. D'un point de vue psychanalytique, le lien libidinal est aussi important que la pulsion agressive qui attaque les relations d'intimité. Le délicat équilibre entre le narcissisme protecteur de l'identité et l'amour favorisant la dissolution identitaire peut, à tout moment, se rompre et précipiter la rupture.

### LES FONCTIONS DE L'AMOUR

Que cherche-t-on, au juste, dans la rencontre amoureuse ? Comment déterminer les critères du choix ? À quelles attentes doit répondre l'inconnu ? Savant mélange de satisfactions narcissiques et objectales, le choix propice doit combiner, dans l'objet d'amour, le désir érotique et la tendresse, dans la sécurité d'une relation qui confirme, en même temps, le sentiment d'identité à plusieurs niveaux : identité existentielle, par l'intensité du sentiment de vivre et par la valeur accrue que prend la vie, enfin comblée ; confirmation de l'identité érotique, par se sentir capable d'attirer et de jouir de sa sexualité ; confirmation de l'identité dans l'expérience de se sentir unique, irremplaçable et précieux. Cet équilibre indispensable entre l'amour de l'objet et l'amour de soi, qui rejailit de la relation, comble le désir de fusion sans mettre en danger la certitude de l'autonomie et de l'intégrité du Moi. Un choix, ainsi éclairé, suppose une maturité acquise, maturité qui rend capable de tolérer les inévitables défaillances de l'objet et de la relation, capable de reconnaître et tolérer ses propres défaillances, avec l'espoir de les réparer et de conserver la qualité de la liaison du couple.

Éclipsé derrière le projet conscient verbalisé, le projet inconscient, issu des désirs infantiles insoumis, guide, inexorablement, la perception des messages implicites. Des événements, non perçus de façon consciente comme significatifs, fonctionnent comme déclencheurs du processus inconscient d'information qui repère et localise l'objet ; en même temps, cette perception subliminale informe les défenses dressées contre les angoisses identitaires.

Le choix amoureux, que l'on voudrait parfait et définitif, ne peut, au mieux, que correspondre aux attentes du moment présent, à l'état actuel de la maturation et au niveau de dégageant atteint face aux angoisses spécifiques liées à l'identité sexuelle. Il ne faut pas oublier que chacun continue d'évoluer tout le long de la vie, et un choix, aussi judicieux qu'il se soit révélé à un moment donné, le temps passant, souvent, ne correspond plus aux attentes, remaniées par l'actualisation inévitable du développement personnel. Les couples qui durent, avec le sentiment d'avoir réussi le choix de leur vie, sont,

en réalité, parvenus à réussir une série d'ajustements mutuels par des mouvements progressifs, qui les ont remis, tour à tour, en phase avec les aspirations de l'un et de l'autre. La plupart des mariages réussis sont, en réalité, une succession de mariages, au sein desquels l'alliance évolue au gré de la maturation des partenaires.

## POUR CONCLURE

Pour terminer cette réflexion sur les voies énigmatiques du choix amoureux, il faut rappeler la fonction essentielle de la rencontre amoureuse dans la consolidation de la subjectivité et de l'épanouissement personnel. Dejours (2002) observe que « l'expérience érotique demande un travail d'intégration de la pulsion, son appropriation par le Moi. L'histoire d'une relation amoureuse reste

symboliquement inscrite dans l'anatomie. L'expérience du corps, intensifiée dans les sensations multiples procurées par la rencontre amoureuse, sollicite le travail de la pensée pour son intégration. La pulsativité de la pulsion suppose deux temps – désir et jouissance – jouissance qui draine l'énergie pulsionnelle vers le Moi pour l'enrichir ». La rencontre amoureuse permet cette consolidation progressive du Moi, par le travail d'élaboration de la pulsion, renouvelé à chaque relation. Le choix de l'objet se révèle ici comme la condition préalable pour créer un espace protégé, où cette expérience réunit toutes les chances de réussir. Choisir et être choisi, l'accomplissement de la rencontre amoureuse procure l'occasion extraordinaire et quotidienne de réalisation personnelle dans l'amour de l'autre.

## RÉFÉRENCES

- BAJOS (Nathalie), BOZON (Michel).– *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La découverte, 2008.
- BARNETT (Marjorie C.).– Vaginal awareness in the infancy and childhood of girls, *Journal of the American psychoanalytic association*, 14, 1, 1966, p. 129-141.
- BERNSTEIN (Doris).– *Female identity conflict in clinical practice*, Londres, Jason Aronson Inc., 1993a.
- BERNSTEIN (Doris).– Female genital anxieties, conflicts and typical mastery modes, dans Breen (D.), *The gender conundrum*, Londres, Routledge, 1993b, p. 189-211.
- BLEICHMAR (Emilce D.).– *El feminismo espontaneo de la histeria*, Barcelona, de Adotrai S.A., 1986.
- BOZON (Michel).– Désenchantement et assagissement : les deux voies de la maturation amoureuse, *Le journal des psychologues*, 159, 1998, p. 45-51.
- BOZON (Michel), HÉRAN (François).– *La formation du couple*, Paris, La découverte, 2006.
- CHASSEGUET-SMIRGEL (Janine).– *La sexualité féminine*, Paris, Payot, 1964.
- CHASSEGUET-SMIRGEL (Janine).– Freud et la féminité : quelques taches aveugles sur le continent noir, dans *Les deux arbres du jardin*, Paris, Des femmes, 1986, p. 41-70.
- DEJOURS (Christophe).– Le corps entre biotechnologies et psychanalyse : à propos des procréations médicalement assistées (PMA), *Filigrane*, 2, 1993, p. 29-41.
- DEJOURS (Christophe).– Le corps comme « exigence de travail » pour la pensée, dans Debray (R.), Dejours (C.), Fédida (P.), *Psychopathologie de l'expérience du corps*, Paris, Dunod, 2002, p. 63-106.
- FREUD (Sigmund).– L'hérédité et l'étiologie des névroses [1896], *Œuvres complètes*, vol. III, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 105-120.
- FREUD (Sigmund).– Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse [1912], dans *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, p. 55-65.
- FREUD (Sigmund).– Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes [1925], dans *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, p. 123-132.
- GIAMI (Alain), SCHILTZ (Marie Ange).– *L'expérience de la sexualité chez les jeunes adultes : entre errance et conjugalité*, Paris, INSERM, 2004.
- GREENSON (Ralph R.).– Des-identifying from mother : Its special importance for the boy, *International journal of psychoanalysis*, 49, 1968, p. 370-373.
- GRELLO (Catherine M.), WELSH (Deborah P.), HARPER (Melinda S.), DICKSON (Joan).– Dating and sexual relationship trajectories and adolescent functioning, *Adolescent & family health*, 3, 3, 2003, p. 103-112.
- GRELLO (Catherine M.), WELSH (Deborah P.), HARPER (Melinda S.).– No strings attached : The nature of casual sex on College students, *The journal of sex research*, 43, 6, 2006, p. 255-267.
- HALSTEAD (Merk), WAITE (Sue).– "Worlds apart" : The sexual values of boys and girls, *Education and health*, 20, 1, 2002, p. 17-23.
- HAYTER (Mark), HARRISON (Christina).– Gendered attitudes towards sexual relationships among adolescents attending nurse led sexual health clinics in England : A qualitative study, *Journal of clinical nursing*, 17, 2008, p. 2963-2971.

HORNEY (Karen).– On the genesis of the castration complex in women, *International Journal of psychoanalysis*, 5, 1924, p. 50-65.

JONES (Ernest).– Le développement précoce de la sexualité féminine [1927], dans *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 389-411.

JOST (Alfred), VIGIER (B.), PRÉPIN (J.), PERCELLET (J. P.).– Studies on sex differentiation in mammals, *Recent progress in hormone research*, 29, 1973, p. 1-41.

KESTEMBERG (Evelyne).– Vicissitudes of female sexuality, *Journal of the American Psychoanalytical Association*, 4, 1956, p. 453-476.

KLEIN (Melanie).– Le retentissement des premières situations anxio-géniques sur le développement sexuel de la fille [1932], dans *La psychanalyse des enfants*, Paris, Payot, 1969, p. 209-250.

LAGRANGE (Hughes), LHOMOND (Brigitte).– *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La découverte, 1997.

LAPLANCHE (Jean).– La théorie de la séduction généralisée, dans *Nouveaux fondements de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.

LAPLANCHE (Jean).– *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1992.

LAPLANCHE (Jean).– *Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1999.

LERNER (Harriet).– Parental mislabelling of female genitals as a determinant of penis envy and learning inhibitions in women, *Journal of the American psychoanalytic association*, 24, 5, 1976, p. 269-283.

LICHTENSTEIN (Hans).– Identity and sexuality, *American Journal of the Psychoanalytical Association*, 9, 1961, p. 179-260.

REGAN (Pamela C.).– The impact of male sexual request style on perceptions of sexual interactions : The mediational role of beliefs about female sexual desire, *Basic and applied social psychology*, 19, 4, 1997, p. 519-532.

STOLLER (Robert).– Faits et hypothèses : un examen du concept freudien de bisexualité, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 7, 1973, p. 135-153.

STOLLER (Robert).– Primary femininity, *Journal of the American psychoanalytic association*, 24, 3, 1976, p. 59-78.

STOLLER (Robert).– *La perversion, forme érotique de la haine*, Paris, Payot, 1978.

STOLLER (Robert).– La perversion et le désir de faire mal, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 29, 1984, p. 147-171.

STOLLER (Robert).– *Masculin ou féminin ?* Paris, Presses universitaires de France, 1989.

TOROK (Marie).– La signification de l'« envie du pénis » chez la femme [1964], dans Chasseguet-Smirgel (J.), *La sexualité féminine*, Paris, Payot, 1991, p. 181-219.

WELSH (Deborah P.), ROSTOSKY (Sharon S.), KAWAGUCHI (Mira C.).– A normative perspective of adolescent girls' developing sexuality, dans Travis (C. B.), White (J. S.), *Sexuality, society, and feminism : Psychological perspectives on women*, Washington, DC, APA, 2000, p. 111-140.

WILLIAMS (Trish), CONNOLLY (Jennifer), CRIBBIE (Robert).– Light and heavy heterosexual activities of young Canadian adolescents : Normative patterns and differential predictors, *Journal of research on adolescence*, 18, 2008, p. 145-172.